Revue Africaine des dynamiques contemporaines - RADYC PP-36-47
Volume : 01 | n° 01 ISSN : 3007-6714

Fonctionnement toponymique et identité des peuplements : le cas de Japoma

Toponymic functioning and settlement identity: the case of Japoma

Jean-Marcel ESSIÉNÉ
Université de Douala/Cameroun
maressiene@gmail.com

Reçu le : 12/03/2024, **Accepté le :** 03/04/2024, **Publié le :** 24/06/2024

Résumé

Les migrations internes des Bassa et des Bakoko sont à l'origine des transformations spatiale et toponymique de diverses régions actuelles du Cameroun. La remontée diachronique de cet essaimage participe à la compréhension des brassages entre les peuples, des mutations ethnonymiques, du rapport entre le contexte et la désignation toponymique. Le cas du site de Japoma appelle à l'observation de plusieurs critères. Le critère sémantique ouvre la voie à la description de ce référent avec une portée fortement anthropologique, en relation avec la dation du nom. Le critère phonologique manifeste un ensemble de glissements significatifs dont le plus perceptible demeure au niveau phonique. Il trahit une conséquence directe du processus de dégermanisation. Un processus qui touche également à la manipulation des infrastructures. Le peuplement de ce canton ouvert à l'urbanisation explique le caractère composite de son cadastre toponymique. La segmentation spatiale porte les empreintes d'une traduisibilité relative au fonctionnement sociodisursif des territoires et de la composante sociale qui y vit. Cet essaimage lié à l'urbanisation rappelle non seulement des problèmes en relation avec le foncier, mais également celui de la référence des toponymes en rapport à la francisation, à l'anglicisation et à une volonté de conservation autochtonique.

Mots-clés : toponyme, Japoma, sémantique, migrations, dégermanisation.

Abstract

The internal migrations of Bassa and Bakoko are at the origin of the spatial and toponymic transformations of various current regions of Cameroon. The diachronic trace of this spread contributes to the understanding of the mixing between peoples, of ethnonymic mutations, of the relationship between the context and the toponymic designation. The case of the Japoma site calls for the observation of several criteria. The semantic criterion opens the way to the description of this referent with a strongly anthropological scope, in relation to the giving of the name. The phonological criterion manifests a set of significant shifts, the most perceptible of which remains at the phonic level. It betrays a direct consequence of the process of de-Germanization. A process which also affects the manipulation of infrastructure. The population of this canton open to urbanization explains the composite nature of its toponymic cadastre. Spatial segmentation bears the imprints of a translatability relative to the socio-disursive functioning of territories and the social component that lives there. This spread linked to urbanization recalls not only problems related to land, but also that of the reference of toponyms in relation to Frenchization, Anglicization and a desire for indigenous conservation.

Keywords: toponym, Japoma, sematics, migrations, degermanization.

Introduction

Les discours sur l'onomastique font alterner deux conceptions : l'une plus ancienne (Kleiber, 1981 : ch. XIV, Kubczack, 1985 ; Castaneda, 1985 et Jonasson, 1994) et l'autre plus récente (Wilmet, 1986 ; Martin, 1987 et Gary-Prieur, 1994). La première accorde un traitement unitaire aux noms propres, non articulés et articulés. La seconde s'intéresse au sens ou contenu reconnu aux noms propres comme le produit d'un univers de croyance, d'une histoire, d'un processus œcuménique. L'étude du toponyme « Japoma » appelle à une catégorisation des hyponymes constitutifs de sa toposphère. Elle s'intéresse au conditionnement des attitudes, des comportements linguistiques et des opinions dans la construction d'une identité onomastique. De ce fait, comment l'imaginaire sociodiscursif impacte-t-il la sédimentation des écosystèmes appellatifs dans les groupes ethniques Bassa et Bakoko ? Quels rôles l'alternance entre germanisation et francisation y a-t-elle joué ? En partant d'un cadre transdisciplinaire, l'histoire, l'anthropolinguistique et la stylistique nous aideront à justifier que les migrations, la colonisation et la lutte pour l'espace ont eu une forte influence sure « l'onomasphère » des peuples Bassa et Bakoko. Les itinéraires migratoires parcourus, l'impact de la germanisation sur le macro-contexte cantonal et des traits de résistances permettront une meilleure lecture de cette communication.

1. De la grotte de *Ngog Lituba* aux rives de la Dibamba

Le substrat socioculturel de la ville de Douala est la conséquence des composantes bassa, duala et élog mpoo qui constituent les trois pierres ayant formé le foyer de Dieu « Massosso ma Nyambé ». Pour comprendre cette transposition linguistique, il faut remonter les sources migratoires, les référents à la tradition orale et la relation aux migrations et aux brassages identitaires.

1.1. Origines et mythes fondateurs

Les recherches menées par Dugast (1949 : VII) démontrent que le plateau de l'Adamaoua est la source de peuplement du Cameroun. Elle distingue dix groupes migratoires présentés comme suit :

> 1) les Pygmées, 2) le groupe Duala, 3) le groupe Bakundu, 4) les Bakoko et les Basa, 5) le groupe des Bantu du centre, 6) le groupe Beti et Pahouim, 7) le groupe des Maka et des Kozime, 8) le groupe des populations de langue semi-bantu, 9) le groupe des populations soudano-bantu, 10) les Soudanais, c'est-à-dire quelques Babute fixés à la lisière de la zone forestière.

À en croire Bouchard, Poutrin et De Bruel cités par Dugast (1949 : 36), les baso ou bati et les bakoko forment des groupes segmentaires différents, car ils seraient plus proches des Pahouins et constitueraient « l'avant-garde de l'invasion Fang : ils se seraient infiltrés chez les Basa ». Pour d'aucuns, Bati et Basa ont un ancêtre commun « Nso ». Tous sont issus des frontières entre les Babimbi et les Yambassa, séparées par la rivière Lihoua.

De nombreuses sources orales sont concordantes à propos de cette origine des peuples bassa. Samuel Mpouma prend pour centre d'expansion le toponyme à valeur d'oronyme « Ndog Li Toupa », traduit en français par « pierre ouverte : berceau de l'ancêtre des

Basa ». Sa situation géographique recoupe la rive droite de la Lihoua, frontière naturelle séparant les territoires de Basa ba Likol (subdivision de Bambimbi) de ceux de Tambasa (dans l'actuelle subdivision de Bafia).

Cette information relayée également par Mousongo confirme l'oronyme « Pitiu Ngog Li Touba » comme la source originelle du peuple bassa. Il le situe entre Bafia et Ngambe. Mpouka atteste de ces références relatives à l'oronyme « Ngog Li Toupa » comme non seulement le berceau de la tribu bassa, mais aussi celui de l'ensemble des tribus, c'est-à-dire comme le mentionne Balandier (1955 : 103) à propos de la légende de *l'Adjap,* « le lieu d'origine de l'Ancêtre et de ses descendants immédiats ».

Des sources supra, il demeure constant que les Bassa sont issus d'un espace géographique marqué par un oronyme dont l'appellatif varie en fonction des traductions, trois au total : « Ndog Li Toupa » ; « Ngog Li Touba » et « Ngog Li Toupa » qui phonologiquement sont très proches, à l'exemple des deux dernières mentions dont la différence réside dans le trait distinctif sonore pour [p] et sourd pour [b]. La localisation géographique est marquée par l'hydronyme « Lihoua », frontière naturelle qui sépare les peuples Bassa et Yambassa.

Partant de ce lieu d'essaimage, le recoupement généalogique qui s'est perpétué dans le temps permet d'avoir une lecture éclairée sur l'émergence du peuple bassa et élog mpoo, à travers plusieurs discours quelquefois divergents[1] et propres à la tradition orale.

Mousongo présente « Hillolomb » comme l'ancêtre des Bassa. Il engendra Ngog Ngas, Mbimb et Bassikol, fondateurs des Bassa du sud, du nord et du centre. Le fils de Bassikol quant à lui serait l'ancêtre des bakoko.

La source que cite Mpouka concorde avec la précédente. Toutefois, elle se fonde sur des variables additives. Pour lui, le peuple bassa aurait pour ancêtre Elolombi à la différence que, de son mariage avec Kimaga, il eut comme fils Bipoupoum qui engendra Mpoo puis Tendje, ancêtres respectifs des Bassa et des bakoko. De Mpoo naquirent six fils qui créèrent chacun un village bakoko. Quant à Tendje, il engendra Bakeng be Tendje à l'origine de huit clans Bassa et son frère Bassemlag be Tendje en construisit cinq autres.

Cette thèse d'ailleurs reprise par Champeaud (1973 : 19) asserte que Bipoupoum eut deux enfants : le premier Mpoo, appelé Bakoko est le père des Log Mpoo et le second Tendjee ou Djai celui des Bassa. Il précise que les enfants de Tendjee donnèrent naissance aux clans Ndogbéa, Ndogbatchek, Ndogsend, Ndognlet et Ndogsul, présents de nos jours dans le département du Nyong Ekellé.

Des sources convoquées, force est de constater que les Bassa et les Bakoko partagent des liens de parentalies. La composante onomastique de leurs identifiants est en relation avec leur histoire et leur culture communes. Ils partagent les mêmes origines et apparaissent de manière assez rapprochée, sur le même arbre généalogique.

Ces deux peuples ont connu une première migration aux côtés des peuples Beti, Pahouin et Bulu en provenance du plateau de l'Adamaoua. Les Bassa et les Bakoko sont issus de la même filiation qui a pour point d'ancrage la grotte de Ngok Li Tuba, centre de dispersion de leurs migrations internes. Il serait intéressant de lire l'impact de ces parcours sur le peuplement des zones traversés.

---

[1] Lire Dika Mpondo. *Histoire des Douala*. (Document antérieur à 1910).

1.2. Empreintes migrantes et essaimage ethnonymique

À propos des migrations des groupes Beti, Fang et Pahouin, Alexandre et Binet (1958) expliquent qu'ils migrèrent vers la forêt située en contrebas de la partie orientale du plateau de l'Adamaoua, pour ensuite se diviser en plusieurs groupes. Les Fang et les Pahouin s'installèrent sur trois sites. Les forêts jouxtant le centre, la forêt du sud jusqu'au Gabon, le centre du Sud-Cameroun sur la rive gauche de la Sanaga. Les Bassa et les Bakoko s'orientèrent vers le sud-ouest jusqu'à la côte (première vague migratoire interne). Ils occupèrent l'embouchure des grands fleuves (Wouri et Sanaga) et l'estuaire du Cameroun. Les Duala et apparentés les y rejoignirent plus tard. D'après Dikoumé Bell (1951) cité par Dugast (1949 : 63),

> les Bojongo pour s'installer définitivement remirent aux Basa, détenteurs des terres, deux jeunes filles appelées Eken Nkolo et Ekédi Ngondo. Pour symboliser et consacrer l'échange, une « pierre » façonnée fut posée dans le fleuve en face du débarcadère de Bojongo. Cette « pierre » qui représente l'acte de transmission des Basa aux Bojongo de leurs droits sur la terre et sur les eaux, existe encore de nos jours […] Le foyer de *l'isango* des agriculteurs semble être chez les Basa, celui des informateurs et fabricants de tambours sacrés chez les Bafia, celui des transports fluviaux chez les Bakoko. C'est chez les Duala de l'estuaire que l'on trouve le foyer du *jengu*.

Mpouma attribue la cause de cette première vague migratoire à Mode Sopp, guerrier du lignage Bakoko dont la vision était de régner sur tous les descendants d'Hillolomb. Ce personnage est présenté comme la figure majeure à la source de cette initiative. Le conflit engagé par ce dernier aurait facilité l'attaque des envahisseurs septentrionaux, probablement des cavaliers Foulbés. Une autre source fait de Nnanga Mbang Ngué connu sous le nom de Mpoo, le responsable de cet exode.

Champeaud (1973 : 19) réfute cette thèse. Pour lui, seuls les besoins spatiaux et nutritionnels ont contraint cette première vague à traverser la Sanaga en se servant des pirogues. Ils s'installèrent le long du fleuve sur les deux rives. L'accroissement démographique obligea les Bassa à migrer de nouveau près de Botmakak, au sud de la Sanaga, proche du rocher Mbok-Kanda (rocher de la séparation). Les tribus bassa se séparèrent par la suite.

Mousongo affirme que la branche bassa, issue de la première vague migratoire, installée sur les rives du Wouri sous la régence de Mbog, connue une nouvelle dispersion. Son fils Nkog, se sentant à l'étroit sur le territoire de son père, descendit le Wouri pour s'installer à « Moudongo ma Bodjongo », lieu de construction du premier quartier européen à Douala.

Le fils de Nkog, Ngonbolo engendra Nsaa et Nsoh. Le premier donnera naissance aux fondateurs des villages basa de la région côtière actuellement identifiable par des localités telles que Yabassi (fondé par Yassi), Bonabéri fondé par Matoumb, le second serait l'ancêtre des bakoko du Wouri.

La première migration à partir du fleuve Wouri se poursuivit par la traversée de la rivière Nkam. Dans leur parcours, les Bassa et les Bakoko fondèrent les localités Yabassi, Ndonga et Basa ba Douala.

Ces propos sont confirmés non seulement par Halbing (1906), mais également par Flad (1891) qui explique que « Douala et Bojongo alors qu'ils pêchaient dans la "mer de Douala" au temps où le Wouri n'était qu'une rivière […] trouvèrent dans l'actuel pays

Douala, des Bakoko et leurs cousins ». Ngaka Akwa (1950) confirme ces propos lorsqu'il affirme que « Douala et ses frères, en amont du fleuve rencontrèrent des gens de deux races, des Bakoko et des Basa, qu'ils considèrent comme les fondateurs de la contrée ». Ces deux arguments d'autorité montrent bien que les premiers habitants des berges du Wouri sont bien les Bassa et les Bakoko issus de la première vague migratoire.

Par la suite, il eut une deuxième vague migratoire interne à partir de Ngok Li Touba, partie à nouveau pour des causes d'accroissement démographique et de famine. Mamilo (2003) la situe entre le XVIe et le XVIIe siècle. La trajectoire de cette deuxième vague emprunta la voie du territoire Bati par voie maritime, à l'aide des pirogues, que les migrants confectionnèrent à base de bois de padouk. Ils purent à cet effet traverser la Sanaga.

Certaines sources historiques révèlent que les aires des dispersions de ce groupe se présente comme suit : Les Mbang Ngué s'installèrent le long de la partie inférieure du fleuve Sanaga (Lom li Toupi), Les Baso ba Ngok campèrent sur les rivages de Lom li Hindi (Nyong), les Bassa essaimèrent les rives de la Sanaga ; c'est-à-dire la zone qui se limite au nord par la Sanaga, au sud par le Nyong, à l'est par Otélé et à l'ouest par Dehane, y compris le territoire Bati (les Bati furent repoussés vers les territoires Ewondo).

Megopé Foondée (2011 : 228 et suiv.) qui reconnait la difficulté à établir le trajet de cette deuxième migration note cependant quelques clans du lignage Bakoko à l'instar des Biso'o (Nyanon) qui s'établirent sur place comme « Gardien des lieux sacrés », les Badjob prirent leurs quartiers parmi les Bassa du Nyong Ekellé, les Ndogbisso'o optèrent pour Messondo et la région de Bipindi, les Adié (Edéa) sur l'île de la Sanaga, sur la rive gauche, puis à Bipindi, les Yawanda en firent autant, les Yassuku s'installèrent sur la rive droite puis dans la région de Kribi, les Yabii rejoignirent les sites occupés par les Adié et les Ndogbisso'o.

Les Yakalag[2] entrés en conflit avec les Mabéa et les Batanga entreprirent de se subdiviser en sous-groupes. Ainsi les Ndonga s'installèrent dans la partie inférieure de la Dibamba, les Yangahé prirent place sur la rive droite du même fleuve, les Mbang rejoignirent leurs parents, les Diboum, dans la vallée du Wouri et occupèrent Nkondjock.

Le reste du groupe bassa et bakoko s'installa à l'embouchure de la Dibamba à Yapoma, sur les rives du Wouri (Yabiang, Yapéké et Yapoman), dans les îlots de Nkam ba Yabang, à Yabassi, à Mbanga et d'autres aux alentours de Kribi (Mamilo, 2003). Les Bakoko issus de la première vague s'étaient établis dans l'emplacement actuel des quartiers Akwa-Nord, Deido où résidaient les familles Yabwadibé, Yassem, Yangbé, Yadimbam, Yabéa, Yakoulé… (Megopé Foondée, 2011 : 229).

Les Yapéké et les Yabiang se retireront par la suite dans l'arrière-pays au bénéfice des Douala (Nlong II, 2003 : 45). Au contact des leurs frères issus de la deuxième vague, de nombreux clans migrèrent vers la partie basse du Wouri et créèrent les villages « Yambong, Mbangué, Yamijan, Yabeya, Yassuka, Yabakon, et Yassem de l'arrondissement de Dibombari ».

[2] C'est apparemment au cours de cette bataille qu'ils reçurent l'alternyme Bakoko.

Il ressort de ce qui précède que la proximité entre Bassa et Bakoko s'apprécie à travers deux principales migrations : la première vague et la seconde. Leurs traces sont aussi bien présentes dans la zone du Nyong-Ekele que dans celles de l'Océan et du Wouri. Bien que ces migrations s'appuient sur des sources mythologiques, il demeure que des sources historiques attestées par des identifiants oronymique et ethnonymique militent en faveur des strates et de la dispersion de ces deux peuples. L'explication plausible à cet essaimage est le fait de la croissance démographique et la recherche de l'espace.

2. Macrocontexte cantonal et germanisation

De toute la composante bakoko du wouri, plusieurs clans réclament leur autochtonie en relation avec l'actuel espace occupé par les Douala. Les sous-groupes Yansoki (Yambokwack) viennent de Bonamikengué et de Bonabekombo, les Japoma de Bonaleké, les Yassa du Plateau Joss qu'ils partageaient avec les Bassa de Lendi, les Logmangaa (Bassa), les Ndonga (Bakoko) étaient installés sur l'actuel site de Bonakouamouang et les Ngodi sur l'emplacement actuel de Bonalémbé. Leur territoire présent témoigne d'une remontée des berges du Wouri afin de rejoindre leurs descendants issus de la deuxième migration et installés le long du fleuve Dibamba. De nombreuses familles, du fait des mariages interethniques, résident encore de nos jours sur les terres du quartier Akwa.

2.1. De l'ethnonyme bakoko

Le nom bakoko tire son étymologie de plusieurs circonstances historiques attribuées soit à une nécessité de nommer, à des faits de bravoure, soit à un rapport au locatif. La première résulte d'un rapport alternymique. Les Malimba et les Yakalag partageaient le même espace et jouaient le rôle d'intermédiaires entre les peuples de l'Hinterland et les commerçants de la côte. Les premiers vivaient en aval et les seconds en amont. Pour des besoins de différenciation, les Malimba présentèrent aux Allemands le peuple en amont comme des Bakoko, en référence à leur habitat construit sur des bancs de sable.

Le nom Bakoko se substitua ainsi à Yakalak et fut attribué, par les Allemands, à l'ensemble de l'ethnie Elog Mpoo, y compris les Bassa de cette aire géographique. Cette appellation, qui n'a aucun référent chez ce peuple, connut cependant une expansion à tout leur territoire, désormais connu sous l'alternyme « Bakokoland » ou région Bakoko. (Cosme Dikoumé, 1977 : 2).

En deuxième analyse l'ethnonyme Bakoko aurait pour origine un évènement circonstanciel lié à la guerre entre les clans situés dans la zone de Dizangue et Mouanko, principalement animée par les membres du clan Yakalak et les Allemands (Cosme Dikoume, 1977 : 217). L'expédition de Kund et Tappenbeck venue du Sud voulait rallier Douala, à des fins commerciales et d'exploration. En qualité d'intermédiaires entre l'Hinterland et les peuples de la côte, les Yakalag ne voulaient pas se faire déclasser ni voir violer leur espace social (Kum'a Ndumbé, 2018 : 18). Ils menèrent un combat et infligèrent une sévère défaite aux Allemands. Les autres peuples, au regard des prouesses des Yakalak, s'exclamèrent en « disant des Yakalag qu'ils étaient aussi nombreux comme les grains de sable » (Megopé Foondée, 2011 : 226).

Cette transposition anthroponymique, véritable synecdoque valorisante du matériau pour l'ethnie « Bakoko » devint un ethnonyme qu'arbore jusqu'à ce jour les « Yakalag ». Pour laver cet affront, les Allemands menèrent une expédition le

29 octobre 1892 contre les Bakoko, sous les ordres de Wehlan. Elle fut sanglante et au nom de ce souvenir l'emprunt « Wehlan » s'utilise dans les langues du groupe ethnique elog Mpoo, notamment Bakoko, pour signifier la guerre, en référence à cet évènement.

Une troisième source attribue cet ethnonyme à une rencontre fortuite entre les Bakoko de la zone de l'embouchure et les Duala. Cet appellatif a un rapport avec l'expression « Bato ba mukoko », référant à l'habitus locatif des Yakalag qui s'établissaient de préférence en saison sèche, soit sur les rives des fleuves ou encore sur des bancs de sable. Cette expression signifie en langue Duala « ceux qui construisent sur du sable ».

Tout compte fait, l'ethnonyme Bakoko relève des faits circonstanciels à valeur historique, répondant au besoin de nommer et de marquer soit une domination, soit une différence. Bien qu'il ait un sens dans les langues côtières, notamment le duala et le malimba, il ne renvoie à aucune réalité chez le peuple Elog Mpoo.

Cette mutation nominative résulte du contact entre les peuples d'une part, et d'autre part manifeste l'intention des Allemands à cartographier leur territoire en se servant des ethnonymes issus de leur imaginaire, des représentations sociales qu'ils ont des autres peuples ou encore que certains peuples ont vis-à-vis d'autres.

2.2. Espaces mémoriels et fonctions nominatives

De l'avis de Megopé Foondée (2011 : 232), l'anthroponyme Japoma serait une réécriture de « Yapomané » qui signifie « les gens de Pomanè ». Du fait de l'extension déterminative à valeur de provenance, « Pomanè », qui de l'avis des autochtones, est l'ancêtre éponyme des bakoko installés sur les rives de la Dibamba. Le phonème [e] en fin de mot est un signe rémanent qui traduit dans la langue bakoko l'idée du respect. Pomanè engendra Katé, Nzoké dit Boulé et Milo. Ces descendants sont à l'origine des familles Ndokat, Yaboulé et Yamilo.

Le canton bakoko du Wouri est fondé sur sept lignages issus du clan « Yapoman ». Ils occupent les villages Japoma, Yansoki, Yachika, Yassa, Ngodi, Bwang et Mbanga-Bakoko. Dans de nombreuses familles du Littoral, du Centre et du Sud, ces clans ou leurs descendants se reconnaissent à l'affixe (Ya-) qui précède l'anthroponyme dont il dépend, qui signifie clan, famille, tombe. L'anthroponyme avec lequel il entre en coalescence désigne l'ancêtre fondateur du clan. C'est aussi le cas du préfixe à valeur d'identifiant Mvog [mvɔg], Elig [elig] chez les ewondo, qui donnent les constructions anthroponymes comme Mvog Mbi, Mvog Ada, Elig Effa. La spécificité du préfixe identifiant Mvog est qu'il désigne les descendants d'une femme. Chez les Yambassa, ce préfixe s'écrit Boya [boja], chez les Bassa, on peut avoir distinctement Ndog [ndog], Log [lɔg], Song [sɔ̃]. Chez les Duala, on parle de Bona [bona].

Les grandes familles Bakoko n'échappent pas au principe de l'affixe identifiant. Il prend la forme Ya [ja], d'où les regroupements Yapouma, Yatchika, Yansoki, Yassa, descendants de divers ascendants de la deuxième vague migratoire. Par ailleurs, les familles Ngodi, Bwang et Mbanga-Bakoko rattachables aux premières sont des toponymes construits sous la base des ascendants, fondateurs éponymes de ces familles.

De manière spécifique, l'analyse du toponyme « Yapouma » relève d'une double préoccupation phonétique en relation avec ses mutations sémantico-phonologiques, relatives aux processus successifs de germanisation et de francisation des codes linguistiques locaux.

En 1902 est créé le syndicat des chemins de fer par les Allemands. C'est d'ailleurs lui qui obtint de la puissance coloniale le droit de construire des voies ferroviaires dans le pays. La *Kamerun Eisenbahn-Gesellschaft* construisit et exploita la ligne nord (Bonabéri à Nkongsamba, 172 km) dès le 1er avril 1911, la ligne du Centre quant à elle (Douala-Eséka), ouverte dès le 17 juin 1914, fut l'œuvre de la compagnie allemande *Lenz*. La construction de cette ligne jusqu'à Yaoundé sera l'œuvre de la France. La ligne de Yaoundé à N'Gaoundéré débutera en 1964 pour s'achever en 1974. La Regifercam exploitera l'ensemble de ce réseau dès 1947.

Le transcamerounais désigne la ligne de chemin de fer qui va de Douala à N'Gaoundéré. Il couvre 918 km de voie ferrée et 60 gares parmi lesquelles celle de Japoma. L'investissement allemand dans ce canton est immense. On y retrouve deux camps de cheminots dont l'un se situe à l'actuel passage à niveau (Église Ebenezer) et l'autre sur l'axe menant à la station de pompage de la CAMWATER (Ancienne SNEC).

À cela s'ajoute une vaste résidence affectée à l'ancien chef de poste allemand, administrateur de cette zone ferroviaire. Elle sert actuellement de résidence au chef supérieur des bakoko du Wouri. Ce domaine surplombe toute la contrée, de même que l'ancien pont métallique construit en 1907, soit quatre années avant celui d'Edéa (1911) et dont une travée s'effondrera en 1945 du fait d'un bombardement allemand, dans le but d'empêcher les forces alliées de traverser.

La gare de Japouma porte sur son fronton la date de 1936, une date postérieure à la construction de la ligne du Centre. De l'avis de certaines sources orales, cette gare a existé bien avant le placement du Cameroun sous mandat français. La date qui y est affichée est une conséquence du processus de dégermanisation. Ce processus, initié par les Français, consiste à gommer les traces de la présence allemande au Cameroun. La date de 1936 équivaut d'ailleurs à la période du mandat français et anglais.

Le son [J] dans la langue allemande a la même résonance phonétique que le « Y » de Yapouma. Les Allemands conservèrent donc la graphie initiale de ce toponyme. Avec le processus de francisation engagé par la France, l'on assiste à une substitution du son [J] par [ʒ]. Cette substitution morphophonologique connait un impact sérieux sur la prononciation de ce toponyme : on passe ainsi de [Japoma] à [ʒapoma]. Il pose également un problème d'ordre sémantique en rapport avec la désignation des familles ascendantes chez les Bakoko du wouri, à travers le préfixe identifiant « Ya ». Désormais, on peut lire sur le fronton de la gare ferroviaire de ce canton : « Japoma 1936 ».

La mutation phonétique de ce toponyme est la conséquence du passage du chemin de fer sur son territoire, et de l'aliénation de ce patrimoine allemand que les Français ont tôt fait de s'approprier et d'étendre. Sa graphie actuelle rappelle la lutte acharnée que se sont livrée français, anglais et allemand non seulement du point de vue du positionnement stratégique, mais également du point de vue linguistique, car comme l'exprime l'hypothèse Sapir-Whorf (1959), la langue porte l'esprit de la culture. Ces traces conflictuelles peuvent également se lire à travers les effets toponymiques de l'ouverture de Japoma aux peuples allogènes.

3. Résistance, microtoponymie et resémantisation

Les différentes branches de l'onomastique s'entrecoupent et se rejoignent le plus souvent. Ce point de vue de Cheriguen (1993 : 76) prend tout son sens à travers les tableaux ci-dessous. L'impact du chemin de fer, la dotation en infrastructures (route, électrification, adduction en eau, structures immobilières, église…) et tout récemment la construction d'un stade international ont permis de s'intéresser à Japoma comme terrain urbain. Comme l'énoncent Bulot et al. (2001 : 14) « La ville est à la fois un espace commun, un espace unifiant, mais aussi un espace de ségrégation, de relégation, des parlures et des populations. » Cette mise en route de l'urbanisation permet d'entreprendre une étude microtoponymique à travers ses quartiers peu ou pas habités. Soit le tableau ci-après.

Tableau 1 : organisation des quartiers de la zone de Japoma

N°	Toponymes	Substituts toponymiques	Souche linguistique	Thèmes
1	Japoma village	Snec/chefferie	Bakoko/sigle-français	Homme (ancêtre éponyme)/industrie/institution
2	Nkak à Bibel	Clean-city	Bafia/Anglais	Homme/propreté
3	Song Impappe		Bassa	Homme
4	FAO-PAM		Siglaison	Organisme
5	Mioumé I	Cocotiers	Bakoko/français	Homme/flore (ses têtes)
6	Mioumé 2	Hope City	Bakoko/anglais	/Espoir
7	Soyassom I	Mahol City	Bakoko/bassa/anglais	
8	Soyassom 2	Beach carrière	Bakoko/anglais/français	Eau/industrie
9	Bessengue 2		Bakoko	
10	Soyassom 2	Beach	Bakoko/anglais	Eau
11	Minyan		Bakoko	Aspect physique (agitation)
12	Iboutou		Bakoko	
13	Kambo 2	Nyalla-Kambo	Bassa-Bakoko	Flore/eau
14	Nkolbong		Ewondo	Relief
15	Pont Dibamba		Français	Voie
16	Song Ibongue		Bassa	Homme

Ce premier tableau permet de noter cinq constances. Nous avons les toponymes :

- Essentiellement autochtones (bakoko 1, 9,11, 12) ;
- Relevant de la mixité linguistique (Bakoko et Bassa 7, 3) ;
- À substituts francisés (1, 5, 15) ;
- À substituts anglicisés (10, 6, 2) ;
- Issus du brassage entre francisation et anglicisation (8).

Cette classification appelle à une tout autre. Il s'agit des noms qui rappellent :

- La mémoire d'une personne ou toponymes dédicatoires (lignes 1, 2, 3, 5, 6, 12, 16) ;
- Une voie de communication ou odonyme (ligne 15) ;
- Un oronyme issu de la langue ewondo [nkolbɔ̃] : colline du manioc (ligne 14) ;
- Des hydronymes (ligne 8, 10) ;

- Un floronyme associé à un hydronyme (13), car Nyalla est dérivé de [njari], en langue Bassa, qui fait référence à *garnicia kola* de la famille *Clusiaceae* ou *Guttiferae* appelé au Cameroun « Bitter cola » et kambo fait référence à un hydronyme ;
- Des toponymes commémoratifs : l'un en relation avec les installations de la Société nationale des eaux du Cameroun (SNEC), l'autre avec la présence des magasins de FAO-PAM (organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture) (ligne 1 et 4). Cette représentation des souches linguistiques dans l'adressage des noms de quartiers s'illustre comme suit :

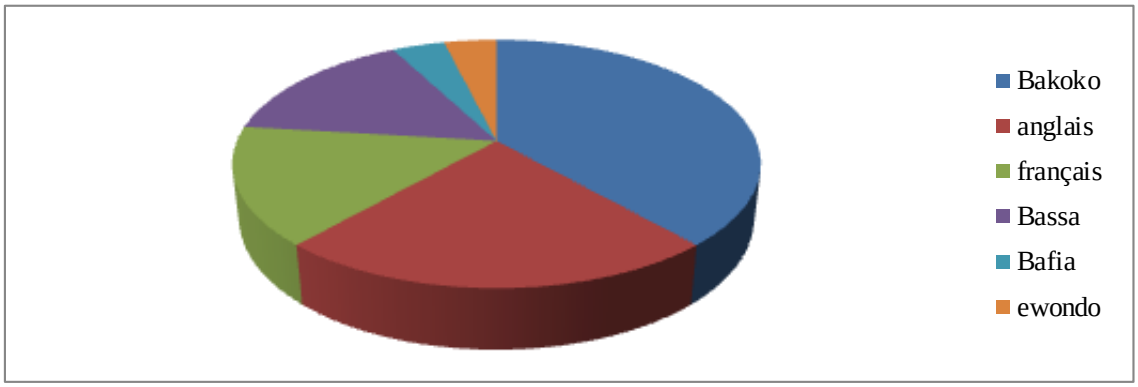

Schéma 1 : souche linguistique dans l'adressage des quartiers

La disparité linguistique des toponymes dans l'adressage du canton de Japoma, sur le plan morphologique montre qu'ils sont issus du bakoko (10/26), l'anglais (6/26), le français (4/26), le bassa (4/26), le bafia (1/26), l'ewondo (1/26). Nous remarquons que le bakoko prédomine sur la souche linguistique des toponymes recensés, suivi de l'anglais, du français, du bassa, du bafia et de l'ewondo. Cette disparité linguistique dans l'adressage du canton de Japoma participe à la construction de la mémoire collective, à l'immortalisation des populations autochtones, au marquage de leur territoire et à la pérennisation de leur héritage anthroponymique, reflétant une amorce diachronique.

Cette forme de résistance côtoie des variables intégratives à savoir : la présence remarquable des langues officielles française et anglaise, des langues allogènes dans le processus d'adressage toponymique du canton de Japoma, la variété et la richesse des intrants topographiques dans ce parcours désignatif. On note également l'affirmation de la dégermanisation bien que de nombreuses traces mémorielles y subsistent au temps. Qu'en est-il de la représentation linguistique pour ce qui est des chefs de quartier ?

Tableau 2 : chef de quartier de Japoma

Toponymes	**Chefs de quartier**	**Souche linguistique**
Japoma village	Moundi Isaac	Bakoko
Nkak à Bibel	Ibounda François	Bakoko
Song Impappe	Mbouma Dieudonné	Bakoko

FAO-PAM	Atouga Sylvestre	Centre
Mioumé I	Tchayo Aubin	Ouest
Mioumé 2	Deffo Claude	Ouest
Soyassom I	Tchiposi Donfack Louis	Ouest
Soyassom 2	Ndong Yves	Centre
Minyan	Ebollo Samuel	Bakoko
Iboutou	Makembe Pincy	Bakoko
Kambo 2	Ewotti Barthélémy	Bakoko
Nkolbong	Dipoko Gaston	Bakoko
Pont Dibamba	Moundial Bernard	Ouest
Song Ibongue	Ndokat Sylvain	Bakoko

Nous partons des anthroponymes en relation avec une appartenance ethnique régionale pour démontrer le caractère cosmopolite du quartier Japoma du fait de la montée en puissance de l'urbanisation. Le graphisme suivant l'illustre sur le plan statistique.

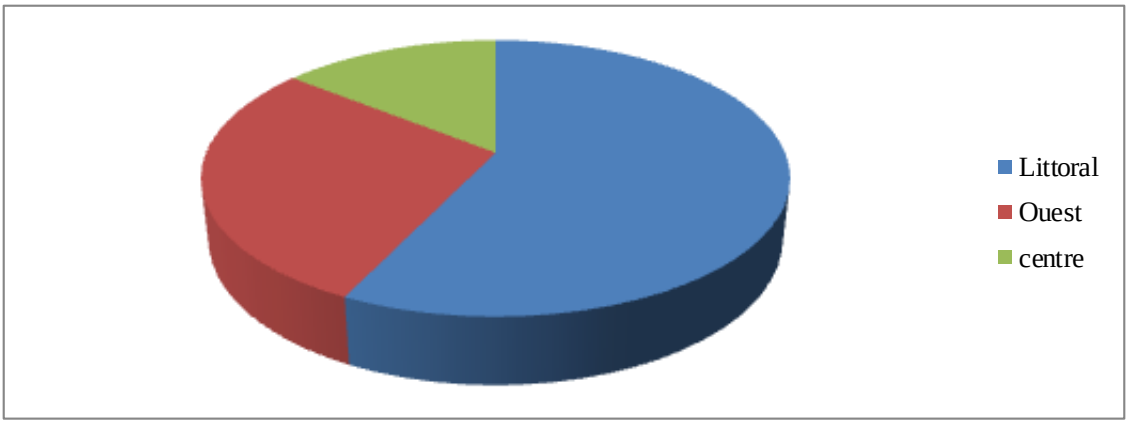

Schéma 3 : Région d'origine des chefs de quartier

Le constat qui s'opère, tout comme avec le schéma précédent, est celui de la disparité des régions d'origines des chefs de quartier dans le canton de Japoma. Ils sont originaires du littoral (8/14), de l'Ouest (4/14), et du Centre (2). Les ressortissants du littoral dominent, suivis de ceux de l'Ouest et du Centre qui se partagent les dernières places.

Cette répartition illustre l'attribution des droits administratifs aux autochtones et à des allogènes de toutes les régions. Ce brassage participe à la formation de nouvelles communautés qui contribuent au développement de ce canton. La composante cosmopolite du canton de Japoma, son hétérogénéité linguistique, se perçoit comme la volonté manifeste des autochtones d'avoir une emprise administrative sur leur territoire.

Conclusion

Tout compte fait, le processus de sédimentation anthroponymique des peuples bassa et bakoko est inaliénable de leurs imaginaires sociodiscursifs. L'héritage toponymique résulte de deux migrations internes ayant successivement pour points de départ l'Adamaoua d'une part, et d'autre part la grotte de Ngok Li Tuba. Cette remontée diachronique oriente la compréhension sur les strates onomastiques à partir des brassages, des conquêtes, des anecdotes circonstancielles, des faits historiques et des phénomènes d'urbanisation. La somme de cet ensemble permet de retracer l'itinéraire, de comprendre le fonctionnement toponymique, l'essaimage de la composante humaine, les valeurs historiques et la socioculture du pôle urbain Japoma. Une plongée sémiotique dans son hypoculturel permettrait de mieux cerner les contours de son organisation sociopolitique.

Références bibliographiques

Alexandre P et Binet J. (1958), *Le groupe dit Pahouin (Fang, Boulou, Beti)*, P.U.F., Paris.

Balandier G (1955), *Sociologie actuelle de l'Afrique Noire*. Paris, P.U.F.

Bulot, T., Bauvois, C. et Blanchet, P. (dir.). (2001*). Sociolinguistique urbaine (Variations linguistiques : images urbaines et sociales)*. Cahiers de sociolinguistiques 6. Rennes : Presses universitaires de Rennes.

Castaneda H.-N. (1985), *The Semantics and the Causal Roles of Proper Names, Philosophy and Phenomenological Research*, vol. XLVI : 1, 1-23.

Champeaud J. 1973, Mom *: village bassa* (Cameroun), Paris, ORSTOM.

Cheriguen F. (1993), *Toponymie algérienne des lieux habités (les noms composés)*, Alger, Épigraphe.

Dikoume Bell (1951) *Rapport sur les origines des droits des Duala sur les terrains de la ville*. 24 février.

Dikoume C (1977), *Étude concrète d'une société traditionnelle : les Elog Mpoo*, Thèse de doctorat 3e cycle, Université de Lille.

Dugast I (1949), *Inventaire ethnique du Sud-Cameroun*, 1949. Mémoires de l'IFAN, Centre du Cameroun. Série population. nº 1, page VII.

Flad (1891), *Zur Geschichte der Vergangenheit der Duala. Mitteilungen aus den deutschen Schutzgebieten*, 1891. IV.

Jonasson K. (1994), *Le nom propre. Constructions et interprétations*, Louvain-la-Neuve, Duculot.

Gary-Prieur M.-N. (1994), *Grammaire du nom propre*, Paris, PUF.

HaIbing A. (1906), *Généalogie des Duala, Sohn des Mbêdi. Mitteillungen des Seminars fûr orientallische Sprachen, zu Berlin IX* (1906).

Kleiber G. (1996), *Noms propres et noms communs : un problème de dénomination in THOIRON Ph. (ed.), La dénomination*, Presses de l'Université de Montréal, *Méta*, Journal des Traducteurs, *41*, 4, pp. 567-589.

Kubczak H, (1985), Eigennamen als bilaterale Sprachzeichen, *Beiträge zur Namenforschung*, 20, 284-304.

Kum'a Ndumbé III (2018), *etzt berichten afrikanische Zeitzeugen* ... Neun wurden erhängt, gleichzeitig … So ist das hier! Gesagt, getan! Zeugnis eines Bakoko aus Edea — Papa Omog Thomas Franz über die deutsche Kolonisation — français/deutsch – Editions AfricAvenir.

Mamilo C. (1995), *La diaspora Mpoo : principales étapes d'une migration historique, Likalo li Mpoo* n° 2.

Martin R. (1987), *Langage et croyance. Les univers de croyance dans la théorie sémantique*, Bruxelles, Mardaga.

Megopé Foondée J-P (2011), *Toponymes, histoire et cultures*, Yaoundé, Ed. Interlignes.
Mousongo H. *Histoire des Basa*. Archives de l'IFAN, Centre Cameroun, Douala, inédit.
Mpouka L M. *Coutumier bantou*. Archives de l'IFAN, Centre Cameroun, Douala, inédit.
Mpouma S, *Histoire des Basa* ~ manuscrits IFAN-1II-37. Douala.
Nlong II JM. (2003), *Le peuple Elog Mpoo Mingenda Milibet.*
Ngaka Akwa (Document postérieur à 1950), *Histoire des Douala*.
Wilmet, 1986, La *détermination des « noms propres »*, *in* G. Kleiber (éd.), *Déterminants. Syntaxe et sémantique*, Paris, Klincksieck, pp. 317-330.